

« Où cours-tu donc, Artémis ? »

Aux alentours de l'an 800, dans une seigneurie reculée de la campagne française vivait Alix. Elle habitait avec ses deux sœurs et ses trois frères une petite maison en torchis avec un toit de chaume. Le père d'Alix travaillait dur pour tirer de son petit lopin de terre assez de rendements pour payer ses taxes au seigneur local et nourrir sa grande famille. Dans la maison où la moindre action devait être productive, Alix, en plus des tâches quotidiennes et des travaux des champs pour lesquels elle était réquisitionnée selon les saisons, était chargée de ramasser du bois pour le feu et de rapporter de l'eau de la rivière. Elle aurait largement préféré apprendre à déchiffrer les mystérieux caractères des livres que portaient les moines du monastère voisin mais lui avait-on seulement donné le choix ? Pour commencer, l'éducation était réservée à ceux qui avaient suffisamment d'argent pour se la payer, ensuite même si par le plus grand des hasards ou la volonté de Dieu elle était née riche, être née femme à cette époque était semblait-il une raison suffisante pour n'avoir accès à rien d'autre qu'à la lessive et au mariage. Oser penser à ce que pouvaient bien renfermer les livres montrait son décalage face à son temps. En effet, Alix avait 15 ans mais était extrêmement différente de toutes les autres jeunes filles de son âge. Quand celles-ci rêvaient d'amour courtois et de chevaliers en armure d'or qui croiseraient le fer et défieraient les dieux pour le seul plaisir de leurs yeux, Alix, elle, rêvait de liberté. Un jour, alors qu'elle se rendait à la rivière, elle avait entendu deux moines s'entretenir au sujet d'une femme portant l'épée à la taille et l'arc à l'épaule ; ils parlaient avec ferveur mais quand ils remarquèrent sa présence, ils continuèrent leur conversation en adoptant la très singulière langue latine qui, à l'écrit comme à l'oral, intriguait Alix. Depuis ce jour la jeune fille ne pensait qu'à deux choses : percer les secrets du latin et découvrir qui était la surprenante « femme à l'épée ». L'idée de cette femme vivant seule et chassant pour se nourrir ne quittait pas son esprit et la surprenait au plus haut point. Elle à qui l'avenir ne réservait rien de plus que le mariage et le ménage s'imaginait tirant à l'arc et dressant des animaux sauvages.

Un jour où elle se rendait comme à l'accoutumée en forêt pour y ramasser des branchages elle croise à l'orée du bois un homme ; il est assis sur une pierre, porte une espèce de sac de toile et ses pieds sont nus. Bien qu'interloquée par l'aspect du curieux personnage elle ne dit rien, car il n'est pas de bon ton pour une jeune fille de s'adresser à un homme étranger. Elle continue donc sa route, en le surveillant tout de même du coin de l'œil. À son retour de la rivière, l'homme est toujours là assis sur sa pierre, songeur, il semble comme figé dans cette posture et ressemble à ces gargouilles d'église que rien ne trouble dans leur éternelle immobilité. Alix reprend le chemin de sa maison et ne pense plus à l'étrange inconnu. En arrivant chez elle la jeune fille dépose le bois et l'eau près de la cheminée puis elle se rend dans la grange où son frère s'active. Elle l'aide à nettoyer les outils et à débarrasser le fumier puis ils se rendent ensemble à l'intérieur de la maison où le repas et le lot habituel de plaintes

de leurs parents les attendent déjà. Ils s'installent à table et mangent en silence. Le repas touche à sa fin quand le père d'Alix lui reproche :

– Pourquoi tes vêtements sont-ils tout crottés ?

– Veuillez m'excuser, père, mais j'ai aidé Grégoire à ramasser le fumier dans la grange.

– Peu importe. Je ne veux plus te voir dans cet état ! Ce n'est pas convenable pour une jeune fille de ton âge. Comment veux-tu que nous te trouvions un bon mari si tu es vêtue comme une souillon ?

Alix, exaspérée par ces propos, tape nerveusement son pied contre la table, malheureusement pour elle, pas assez discrètement. Son père la fixe avec un regard à faire frissonner de peur Lucifer lui-même et dans le même temps un soufflet mémorable s'abat sur elle. Elle s'empresse alors de s'excuser et son père continue son sermon : « Tu vas bientôt avoir 16 ans, il serait temps de te fiancer. Regarde tes sœurs qui sont toutes les deux déjà promises, en sont-elles malheureuses pour autant ? » Ces deux grandes sœurs étaient jumelles ; âgées de 17 ans elles se mariaient en même temps au mois d'août prochain chacune avec un fils de riche laboureur de la seigneurie. Depuis que ces deux mariages étaient arrangés Alix redoutait le moment où son père voudrait également la marier au plus riche des prétendants qui se présenteraient. Mais n'ayant de toute façon pas voix au chapitre elle se contente de continuer de mastiquer en silence. Puis, après le dîner, toute la famille se couche. Dans l'obscurité de la pièce et la chaleur du lit familial chacun bascule dans le monde onirique de la nuit et perd jusqu'au fil de sa vie. Chacun libère l'essence même de son être trop souvent persécutée et bâillonnée par un monde de normes, de tabous et de contraintes.

Le lendemain comme chaque matin Alix se lève à l'aube afin de contempler la beauté du ciel pendant ce moment où la nuit n'est pas encore terminée mais où le jour n'a pas encore commencé. Elle aime cet instant comme hors du temps où rien n'est joué et tout est encore possible, cet entre-deux où tout lui appartient, où l'avenir est sien et où elle se sent reine du monde. Puis, une fois les belles couleurs de l'aube dissipées, Alix rejoint ses sœurs et sa mère déjà dans le potager. Elles creusent, bêchent, taillent, replantent et récoltent jusqu'à l'heure du déjeuner où elles se contentent d'une simple pomme. Les travaux d'extérieur effectués, chacune s'en va de son côté s'acquitter de ses tâches. Alix chargée de son sac de toile et de son seau prend la direction de la forêt. Mais une fois arrivée devant le sentier, sur la grosse pierre se tient l'homme aux vêtements de toile assis dans la même position que la veille comme s'il était resté figé ainsi toute la nuit, comme faisant partie intégrante de la pierre, un objet du paysage semblable à tant d'autres. Elle passe devant lui et s'engouffre dans la fraîcheur des sous-bois, elle ramasse des grosses branches jusqu'à la rivière où elle remplit son seau. Ce jour-là, l'eau comme animée par une force magique s'écoule translucide de la source au bassin où les poissons argentés frétilent et un doux halo de lumière enveloppe l'endroit. Alors la jeune fille retire ses chausses et sa tunique et plonge dans l'eau. Elle nage longtemps, s'abandonnant entièrement, imprégnée par l'idée de cette mystérieuse chasseresse. Soudain elle entend des bruissements de feuilles provenant des bois alentours. Elle n'ose pas bouger quand

un chevalier surgit du sous-bois et à son regard elle comprend qu'il l'espionne depuis un certain temps. Hors d'elle, elle sort de l'eau comme une furie sans même prendre la peine de dissimuler sa nudité à l'inconnu, se précipite sur ses vêtements et s'enfuit. Un peu plus loin elle se rend compte que dans sa fuite elle a laissé à la source son seau et son sac. Mais elle est trop énervée pour y retourner c'est donc absolument furieuse et tout échevelée qu'elle émerge de la forêt. Elle se dirige d'un pas déterminé vers le village, bien décidée à dénoncer ce voyeur en côte de maille, quand le mystérieux « penseur », c'est ainsi qu'elle l'a surnommé, l'interpelle : « Où cours-tu donc Artémis ? »

Alix regarde partout autour d'elle cherchant à qui il peut bien s'adresser mais elle est bien seule sur le sentier.

– Oui. Toi, Divine Diane, où t'élances-tu d'un pas si pressé ?

– Mon nom est Alix et non Diane ou Artémis ; quant à l'endroit où je me rends il ne vous regarde en rien ! » répond-elle, agacée. Habituellement elle n'aurait jamais osé parler à un homme étranger sur ce ton mais l'épisode du chevalier l'avait rendue incontrôlable. Pourtant, loin de s'offusquer sur la façon dont elle lui avait parlé « le penseur » lui demande : « La chasse d'aujourd'hui a été infructueuse ? As-tu fait une mauvaise rencontre ? Je ne vois pas ton arc et ton carquois. »

« Oh mon Dieu cet homme est fou » pense Alix, « à force de rester toute la journée assis au soleil son cerveau a fondu, il délire et me prend pour cet homme, cet Artémis dont il a parlé ». L'homme recommence à divaguer au sujet de cet Artémis et Alix commence à s'éloigner quand elle entend « Tu lui ressembles, elle a le même caractère de furie. »

– Elle ? ! Artémis est une femme ? !

– Évidemment que la déesse de la chasse est une femme ! C'est d'ailleurs son instinct dominant qui lui permet de dompter la nature dans laquelle elle vit... À ces mots, Alix comprend que l'homme parle de la mystérieuse femme qu'elle admire depuis si longtemps.

– Vous connaissez la « femme à l'épée » ? !

– Connait ? Non. Qui peut prétendre connaître les dieux ? Imprévisibles et versatiles, personne ne peut les connaître.

– La « femme à l'épée » est une déesse ?

– Elle se prénomme Artémis. Oui, c'est une déesse et pas des moindres. C'est la déesse la plus farouche des Panthéons grecs et romains.

– Je pensais qu'il s'agissait d'une femme réelle, dit tristement Alix.

– Elle était également très rancunière, continue l'homme sans se préoccuper d'Alix, un jour, un jeune garçon eut l'inconscience de contempler la déesse alors qu'elle se baignait dans une source. Il paya son voyeurisme de sa vie.

– Racontez- moi ce qui s'est passé.

« Le penseur » lui conta alors l'histoire d'Artémis et Actéon ainsi que de nombreuses autres aventures de celle que les Romains nommaient Diane et les Grecs Artémis. Et d'histoire en histoire bientôt la nuit s'abat sur eux et Alix doit rentrer. Elle est très en retard et a oublié son seau et son sac rempli de bois près de la source,

ses parents sont tellement furieux qu'elle n'ose même pas se justifier. Elle supporte donc leurs remontrances sans broncher et rejoint le lit familial.

Le jour suivant elle finit rapidement toutes ses tâches et court jusqu'au sentier... le penseur est toujours là immobile. Elle passe devant lui sans s'arrêter, s'empresse de ramasser du bois, récupère les affaires qu'elle avait laissées à la source et rebrousse chemin toujours en courant. Une fois revenue sur le sentier elle pose tout et s'assoit au pied de la pierre. « – Racontez-moi d'autres histoires. »

Le penseur loin d'être surpris lui parle de Minerve, d'Apollon et de Jupiter il explore l'intégralité des mythes grecs et romains.

– Une pomme en or cela n'existe pas !

– Ce sont des mythes, des pans d'une religion à laquelle plus personne ne croit. Les habitants de cette terre ont délaissé le polythéisme et ses dieux susceptibles et querelleurs pour la croyance en un Dieu unique bienveillant et rédempteur. Qui pourrait leur en vouloir de préférer le pardon d'un Dieu aux punitions de dieux parfois injustes et cruels ?

Mais l'insatiable curiosité d'Alix n'a aucune limite et bientôt il lui parle de philosophie, de Sénèque, Platon ou Socrate. Le monde gréco-romain étant plein de mystères tous les jours après ces tâches quotidiennes Alix revient s'asseoir au pied de l'intrigant penseur. Et c'est ainsi nourrie par les réflexions de Sénèque, Platon mais aussi celles de Quintilien, Cicéron, Tacite et d'autres qu'un jour Alix se plante devant le penseur, le regarde droit dans les yeux et lui formule cette demande : « Instruis-moi. » Le penseur, loin d'être choqué par cette requête et par la familiarité de la jeune fille, sort de sous son habit un livre semblable à ceux des moines copistes. Il est rare que ce genre d'objets sorte du monastère ; Alix n'en avait donc jamais vu un de près. Il le lui tend et dit : « Très bien, commençons.

*In noua fert animus mutatas dicere formas
Corpora ; di, coeptis (nam uos mutastis et illas)
Adspirate meis primaque ab origine mundi
Ad mea perpetuum deducite tempora carmen ! »*

Et c'est sur ses quatre vers d'Ovide que se termine l'histoire de cette jeune fille qui recherchait la connaissance.

Jade ROSINE